Ami du Clergé du 7 juillet 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XLII. *9e Dim. après la Pentecôte :* Il faut étudier notre passé religieux, 385. — XLIII. *10e Dimanche :* Orgueil et humilité, 386.
Courtes instructions sur le Symbole. — XLVII. Nature et constitution de l'Eglise, 388.
Pour la fête du S. Curé d'Ars. — Les épreuves du ministère pastoral, 390.
Pour l'Invention des reliques de S. Etienne. — La couronne précieuse, 393.
Sujets de circonstance. — Pour un Pèlerinage à une Grotte de Lourdes, 394.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXXV. Le livre de la Sagesse, 396. — XXXVI. L'Ecclésiastique, 398.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Marie a toujours dit *Oui* à Dieu, 400. — Les clients de la Sainte Vierge, 400.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLII

9e Dimanche après la Pentecôte

IL FAUT ÉTUDIER NOTRE PASSÉ RELIGIEUX

Mes frères,

Il est des gens qui ne veulent rien connaître du passé et restent indifférents à tout ce qu'ont fait les siècles écoulés. Il leur importe peu de connaître l'histoire de l'humanité, ses joies et ses douleurs, ses gloires et ses hontes, ses récompenses et ses punitions. Ils oublient une grande vérité : c'est que l'humanité est sœur de l'humanité, que le passé tient au présent et à l'avenir, que les siècles ne forment qu'un bloc, qu'ils sont un patrimoine commun dont il ne nous est pas permis de rien disjoindre, et que nous avons des attaches avec tous les âges qui nous ont précédés, comme nous avons des liens mystérieux, mais réels et puissants, avec les âges qui nous suivront.

Le passé est notre école ; c'est lui qui doit nous instruire, je ne dis pas seulement au point de vue profane, mais encore et surtout au point de vue religieux, spirituel et chrétien. C'est par le passé que nous pouvons apprendre le présent ; je veux dire que la conduite des hommes à l'égard de Dieu et celle de Dieu à l'égard des hommes, dans le passé, doit nous servir. C'est la grande leçon que la Providence nous fait, pour que nous connaissions mieux nos devoirs, pour que nous marchions dans la voie droite, pour que nous profitions de l'expérience des ancêtres, et que leurs châtiments et leurs récompenses soient pour nous un préservatif et une sauvegarde, ou encore un encouragement et une force.

Cette grande vérité, ce n'est pas moi qui la découvre. L'épître même de ce jour la formule en termes précis. S. Paul, après avoir rappelé la conduite des Juifs et celle de Dieu à leur endroit, ajoute : « *Scripta sunt autem ad correptionem nostram.* Ces choses ont été transmises par l'écriture pour notre instruction à nous qui sommes venus sur la terre au déclin des siècles. » (I Cor., x, 11).

Ce que S. Paul affirmait des Juifs, exemple pour les chrétiens, je puis avec autant de raison le dire également des temps de l'Eglise et des dix-neuf siècles du christianisme qui se sont déjà écoulés. L'histoire des Juifs et l'histoire de l'Eglise est donc l'école à laquelle nous devons nous instruire, et c'est cette pensée que je vais développer.

I

Vous savez le rôle important joué par le peuple juif dans l'histoire du monde. Cette petite nation fut vraiment la plus grande parmi les nations anciennes. Elle devait conserver et transmettre au reste de l'univers les enseignements de Dieu et la vérité religieuse ; elle devait surtout préparer l'avènement du Messie. Aussi tout, dans son existence, peut-il servir à notre instruction.

Nous y voyons que Dieu l'a librement choisie, et qu'il l'a comblée de toutes ses faveurs. Il lui a révélé sa loi, il lui a fait connaître ses exigences jusque dans les moindres détails, il a réglé tous les points du culte qu'il voulait recevoir, il lui a confié ses oracles, il lui a donné des thaumaturges et des prophètes, il lui a manifesté son grand dessein sur le monde et sur la destinée qu'il réserve à chaque homme. Si donc nous voulons être instruits sérieusement de la foi, si nous désirons savoir et les origines de l'humanité, et sa chute et sa réhabilitation, et les grandes lois qui président au gouvernement du monde, et les vertus qu'il faut pratiquer, et les vices qu'il faut éviter, et les grands mystères de Dieu, c'est dans les Livres sacrés des Juifs, dont nous avons hérité, que nous devons chercher tous ces enseignements.

A un autre point de vue, nous pouvons constater avec quel soin Dieu a veillé sur son peuple, et apprendre de là ce que nous devons craindre ou espérer. A ceux qui sont demeurés fidèles à Dieu, qui ont obéi à ses ordres, suivi sa loi, évité l'idolâtrie et les autres crimes, le Très-Haut se montra vraiment libéral et prodigue de ses faveurs. Noé est sauvé du déluge ; Abraham est choisi pour donner naissance au Messie dans sa descendance ; Loth est préservé du châtiment infligé à Sodome et à Gomorrhe ; les rois sont protégés, tant qu'ils demeurent fidèles au Seigneur ; et le peuple est victorieux et prospère aussi longtemps qu'il s'abstient de l'idolâtrie et des vices des peuples païens qu'il a pour voisins.

Par contre, Caïn et Chanaan sont maudits; Moïse est puni pour avoir douté de Dieu ; Samson est châtié de sa faiblesse pour Dalila; Héli, de sa négligence à l'égard de ses fils ; Saül, David et tant d'autres rois reçoivent des punitions exemplaires pour n'avoir pas marché dans la droiture en face du Seigneur ; et le peuple est vaincu, asservi, emmené en captivité pour avoir prévariqué.

Ce sont là quelques traits pris au hasard ; mais que d'autres sont rapportés dans l'Ancien Testament, qui nous apprennent quelle est la volonté de Dieu et comment il se comporte à l'égard des bons et des méchants !

Puis vient la plénitude des temps. Le Sauveur paraît au milieu du peuple choisi. Les Juifs n'en veulent pas ; ils persécutent et mettent à mort l'Envoyé du Seigneur, le Rédempteur du monde. Mais, à partir de cette heure, ce peuple va être donné à jamais en exemple aux nations qui seraient tentées de fermer les yeux à la lumière, de méconnaître le Messie et de vivre en dehors de sa loi. Et les peuples,

en regardant les Juifs, pourront se dire : C'est ainsi que le Très-Haut traite ceux qui n'ont point voulu de son Fils incarné, et c'est ainsi qu'il traitera ici-bas et surtout dans l'éternité ceux qui auraient l'audace de les imiter.

II

Avec Jésus-Christ commence une autre partie de l'histoire, et celle-là, on peut le dire, plus instructive encore que la première, et plus utile à connaître.

Le point de départ en est la vie de Jésus-Christ. C'est cette vie qu'il faut étudier, méditer, scruter dans ses moindres détails. Il est souverainement avantageux d'en connaître les actes et les paroles, les faits et les enseignements. La doctrine du Sauveur est le complément nécessaire des révélations précédentes, et l'on ne peut se flatter d'être dans la vérité si l'on ignore les divins oracles tombés des lèvres du Verbe incarné. De lui aussi on doit apprendre son devoir et le chemin qui conduit à toute sainteté, à toute perfection, et par suite à la félicité éternelle. Les actes de Jésus-Christ enfin sont le plus grand encouragement au bien et le meilleur préservatif du mal. Le Sauveur, les disciples, les apôtres, les ennemis du Christ, les pharisiens, les docteurs de la Loi, la foule entière et tous ceux qui approchaient du Maître ou eurent avec lui quelque rapport d'amitié, de sympathie ou de haine ou d'inimitié, sont autant d'exemples qui nous sont proposés et que nous devons étudier, soit pour les imiter, soit pour nous en détourner.

Quand le Christ a quitté cette terre, apparaît l'Eglise avec ses joies et ses épreuves, avec ses triomphes et ses deuils, avec sa grandeur divine et même, je dirai, ses faiblesses humaines ou mieux les faiblesses de ses membres humains. Qu'elle soit persécutée comme au temps des martyrs des premiers siècles, qu'elle soit déchirée par les schismes et les hérésies, qu'elle subisse les humiliations et les dédains des puissants de la terre, qu'elle pleure les désordres de ses enfants se rendant coupables, tout dans ses malheurs est une instruction et un grand avertissement.

Si nous considérons l'autre côté de son histoire, les pages glorieuses, les conquêtes merveilleuses de l'apostolat, l'ascendant de son pouvoir sur les peuples et les rois, l'influence grandissante de son Chef ; si nous étudions dans le détail et les œuvres sans nombre qu'elle a enfantées, et les Ordres religieux à qui elle a donné naissance, et les merveilles de vertu opérées par ses saints, et les prodiges faits par le ciel en sa faveur, et les bienfaits de toute sorte semés par ses mains généreuses sur tous les siècles et sur toutes les nations, et surtout toutes les jouissances qu'elle a données aux âmes dans le sanctuaire de la conscience, toutes les consolations qu'elle a fait trouver à des légions de disciples et dans la pratique de sa loi, et dans la croyance à sa doctrine, et dans l'usage de ses sacrements, et dans l'exercice de la piété, et dans les cérémonies du culte ; si enfin nous songeons à tous les fils d'Adam qu'elle a sauvés, oh ! alors nous comprendrons tout ce qu'il y a d'avantages à la connaître, toute la force que nous pouvons trouver en elle pour accomplir à notre tour l'œuvre de Dieu ici-bas et pour réussir à réaliser nos immortelles destinées.

* *

Quelle conclusion faut-il tirer de là ? Celle que je vous indiquais en commençant. Puisque tout, dans l'histoire du monde, se tient, puisque tout est fait pour notre instruction, il nous faut connaître cette histoire. En d'autres termes, cela veut dire qu'il faut étudier l'histoire juive d'abord, image prophétique des chrétiens : *Omnia in figura contingebant illis.* Et l'histoire juive, c'est l'Histoire sainte. On ne peut rien comprendre au christianisme, si l'on ignore cette histoire, car le Nouveau Testament est plein de l'Ancien. Et voilà pourquoi, à chaque instant, les prédicateurs chrétiens font allusion aux faits de l'histoire juive. Voilà pourquoi aussi, autant que nous le pouvons, nous demandons à vos enfants d'étudier un court résumé de cette histoire. Mais ne croyez pas que c'est le seul devoir de l'enfance. Ce devoir est le vôtre aussi, m. f., et c'est la raison pour laquelle je vous dis ce matin : lisez l'Histoire sainte, apprenez à connaître l'Ancien Testament, si vous voulez connaître votre religion catholique.

J'ajoute enfin : apprenez l'histoire de l'Eglise. Cette histoire, c'est le christianisme en action, c'est l'Evangile de Jésus-Christ réalisé, c'est la rédemption appliquée, c'est l'action de Dieu dans le monde. Et cette histoire en vaut une autre ; je dis même qu'elle vaut plus que toute autre. On aime l'instruction, à notre époque ; mais je ne sais par quelle aberration l'on se fatigue à connaître des hommes et des choses qui sont de médiocre importance parfois, comparés aux hommes et aux événements de l'histoire ecclésiastique ; et l'on se prend d'admiration devant des héros qui pâlissent à côté de nos saints.

Mais surtout on néglige par là un grand moyen d'acquérir la foi, de la fortifier et de la développer ; on néglige une grande source d'émulation et de courage pour le bien, pour la vertu et la sainteté. Car il n'est pas possible de sortir d'une telle étude sans se sentir meilleur, fortifié et encouragé par tant de grandes choses et de si hauts exemples, sans se proclamer fier d'appartenir à l'Eglise du Christ, et sans sentir se développer dans son âme ces surnaturelles énergies qui nous rendent faciles la vertu, le devoir et la sainteté.

Il n'est pas possible, non plus, et à plus forte raison, au spectacle de l'histoire chrétienne, de rester incrédule ou sceptique. A la vue des œuvres de l'Eglise, à la vue de ses luttes et de ses triomphes, à la vue de l'action providentielle qui devient transparente à chaque pas, l'homme qui est de bonne foi est obligé de s'écrier : « Ceci est quelque chose de divin et la marque de Dieu est là. » En un mot, l'Histoire sainte et l'Histoire ecclésiastique sont des moyens excellents pour faire de nous des croyants et des saints. Ne négligeons pas de nous en servir. Ainsi soit-il.

XLIII

10e Dimanche après la Pentecôte

ORGUEIL ET HUMILITÉ

Mes frères,

L'orgueil est trop inné au cœur de l'homme et trop préjudiciable au progrès de l'âme chrétienne, pour que Notre-Seigneur ne l'ait pas stigmatisé partout et sous toutes les formes où il l'a rencontré, et pour qu'il n'ait pas fait une place d'honneur à l'humilité dans son enseignement et dans sa vie. C'est ce vice radical que dénonce, c'est cette vertu fondamentale que recommande l'évangile de ce jour dans le parallèle, je devrais dire le contraste, l'opposition du Pharisien et du Publicain.

I

L'orgueil, c'est *le mensonge*. L'orgueilleux se ment à lui-même et ment à autrui.

1o Cette passion entretient l'homme dans une perpétuelle et funeste illusion. Il est, vous le savez, des glaces qui exagèrent les proportions des objets et d'autres qui les rapetissent. L'orgueilleux ne voit ses défauts que dans celles-ci, si même il en aperçoit ou s'ils ne lui apparaissent pas comme des qualités, tant il leur trouve d'excuses ou de justifications. Ce qui est répréhensible chez les autres devient louable chez lui.

Mais s'il s'agit de son mérite, c'est devant un miroir grossissant qu'il le considère. Il le met au superlatif, ou s'il se compare aux autres hommes, c'est pour mieux s'affirmer sa supériorité et pour se faire de leurs manquements un piédestal sur lequel il s'honore lui-même. Dans sa conversation, les *je* et les *moi* reviennent avec quelle fréquence ! Ce lui est un besoin de se mettre en scène, de se faire valoir.

Entendez le pharisien de notre évangile : il n'est pas comme le reste de l'humanité, il le domine de toute la hauteur de sa vertu. Etrangement aveugle sur soi et sur son état d'âme, il se croit parfait devant Dieu et devant les hommes. A se rendre à soi-même une sorte de culte, on se crée un droit à l'estime des autres, et on ouvre en son cœur la porte à la vanité, à la suffisance, à la présomption, à l'ostentation, à l'ambition, à l'arrogance, à la hauteur dédaigneuse. Odieux mensonge, immense tromperie que tout cela, depuis longtemps flétrie par l'Auteur sacré : *Pauperem superbum, divitem mendacem* (Eccli., xxv, 4).

2o L'humilité, au contraire, c'est la vérité, c'est-à-dire la conformité de toutes choses à la réalité, à la connaissance que Dieu en a. L'âme humble ne méconnaît pas les dons naturels et surnaturels qu'elle a apportés en entrant dans la vie et au baptême ou qu'elle a acquis ; mais elle sait à qui elle les doit, et elle ne s'en attribue pas le mérite. Elle sait aussi qu'elle ne peut conserver et accroître les libéralités divines que si Dieu lui vient en aide. Elle vit donc dans une totale et perpétuelle dépendance vis-à-vis de lui, et dans un grand esprit de prière. Parce qu'elle a le sentiment de sa misère native, elle ne s'estime et ne se donne que pour ce qu'elle vaut ou croit valoir aux yeux de Dieu ; non seulement elle ne recherche pas l'estime des autres, mais elle se met au-dessous d'eux.

Après cela, doit-on s'étonner que Dieu abaisse sur elle son regard de complaisance et mette sa gloire à l'exalter dans la mesure où elle s'humilie à ses propres yeux et aux yeux d'autrui ? car l'une des perfections divines est la véracité ; partout où il la rencontre dans les créatures, Dieu est porté à l'élever, à la combler de ses grâces : *Verax est Pater, Veritas Filius, Veritas Spiritus Sanctus... Respexit humilitatem ancillæ suæ... Exaltavit humiles.*

II

1o L'orgueil, c'est *l'injustice*. « Nous ne voulons pas, dit Pascal, que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent ; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions être estimés d'eux plus que nous ne méritons. » Mais de plus, indulgents pour nous-mêmes, nous sommes sans pitié, sévères et rigoristes pour les autres ; fermant les yeux sur nos propres défauts, nous exagérons les leurs, et taisant leurs qualités, ou les diminuant, ou suspectant leur sincérité, nous ne parlons que des nôtres.

Nous avons vu le pharisien, fièrement dressé devant l'autel, écraser de son mépris le publicain prosterné à l'entrée du temple, et se draper dans sa prétendue fidélité à la Loi. Il oublie que Dieu ne voit pas que les actes, qu'il ne s'arrête pas au dehors, aux apparences de ceux qui le servent, mais qu'il observe les cœurs, les désirs, les intentions et que celles-ci donnent leur vraie valeur aux paroles et aux œuvres. La plus haute vertu sans l'humilité ne compte pour rien devant lui. « Que sert, dit S. Jérôme, d'affliger le corps par l'abstinence et le jeûne, si l'âme s'enfle de superbe ? »

La plus grande injustice, c'est de frustrer quelqu'un de son droit, c'est de s'approprier le bien des autres, de s'attribuer leur mérite, de ne pas reconnaître ce dont on leur est redevable. Or, voilà bien la révoltante manière d'agir du pharisien et de ceux qui lui ressemblent. A l'entendre, se dirait-on qu'il regarde Dieu comme l'auteur de toute perfection, celui de qui tout bien dérive et à qui toute gloire doit être rapportée ? Rien dans sa prière ne semble indiquer qu'il se croie obligé envers Dieu. Il lui rend grâces, il est vrai, mais ce n'est pas de ce qu'il a reçu de lui, c'est de sa soi-disant supériorité morale. On traduirait plutôt ainsi sa prière : « Glorifiez-moi, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. » En somme, il prononce son propre panégyrique. Il ne dirait pas avec l'Apôtre : « Je suis ce que je suis, par la grâce de Dieu » ; sa vertu lui vient de lui-même ; il s'attribue tout ce qu'il a de bon et tout ce qu'il fait de bien, comme si Dieu n'était pas le principe unique de toute bonne inspiration, de tout bon mouvement. S. Paul le rappellerait à la vérité : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu n'avais pas reçu ? » (I Cor., iv, 7).

2o L'humilité, au contraire, sans méconnaître le consentement, la correspondance qu'elle apporte à la grâce de Dieu, *gratia Dei in me vacua non fuit* (I Cor., xv, 16), ne revendique en propre que le mal dont elle se croit coupable, que les lacunes, les manquements, les déficiences, les faiblesses qu'elle a à déplorer. Elle ne surfait point ses mérites, si même elle s'en attribue ; elle les rapporte tous à Dieu, sans qui elle a conscience de ne rien pouvoir, et, par un sentiment de justice aussi bien que de charité, elle s'abstient de juger les autres ; ou plutôt elle se défie d'elle-même et accorde au prochain l'estime et les égards dont elle se croit indigne. Enfin, loin de s'arroger toute préséance, elle n'ambitionne que d'être oubliée, méconnue des autres ; ce lui est le moyen le plus sûr de ne pas verser dans une déchéance toujours possible et de ne pas usurper les droits de Dieu.

III

1o En dernier lieu, l'orgueil c'est *la folie*. N'est-ce pas une sorte de délire ? Ecoutons encore Pascal : « Quel dérèglement de jugement, dit-il, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde ! Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. » On dirait que l'orgueilleux n'a pas fait l'expérience du peu de place que nous occupons ici-bas

et de la rapidité avec laquelle on est oublié lorsqu'on a quitté ce monde. « J'ai passé, dit le Sage, et de celui qui se targuait d'être quelque chose, il n'était plus question. »

A la déraison s'ajoute l'inconséquence. Nous connaissons notre misère, nos défauts, nos faiblesses, notre fragilité, nos hontes ; chaque jour nous en apporte de nouvelles preuves ; et nous osons encore compter sur nous-mêmes. Les Livres Saints nous avertissent cependant à maintes reprises que celui qui se confie dans ses pensées agit en impie, qu'il est un sot, que celui qui s'appuie sur l'homme est comme s'il mettait sa force sur un roseau et en aura la main transpercée.

2° L'humilité est autrement sage. Elle se redit tout ce que la Sainte Ecriture nous révèle de notre fragilité et de notre inconstance, du peu de fond qu'il y a à faire sur nos résolutions. Aussi bien, elle se défie d'elle-même et elle met toute sa confiance dans le Seigneur ; elle ne compte que sur son secours; elle voit en lui le Dieu de toute bonté et de toute puissance ; elle se souvient qu'il chérit les humbles et leur donne sa grâce et leur assure la victoire. Marchant sur les traces du Maître doux et humble de cœur, elle ne peut s'égarer, elle vit dans la paix et la sécurité, en attendant l'exaltation réservée aux humbles.

* *

Notre évangile se termine par une double déclaration : l'une effrayante, l'autre pleine d'encouragement. Le pharisien, s'il était juste, est destitué de sa justice par l'orgueil, tandis que le publicain, pécheur sans doute, a trouvé sa justification dans son humble sincérité. Ce lui est comme un sacrement qui purifie et transforme son âme.

O aversion de Dieu à l'égard de l'orgueil ! le voila désavoué et associé à la réprobation du Prince du mensonge... O puissance de l'humilité sur le cœur de Dieu ! O efficacité merveilleuse d'un acte de vérité, de justice et de sagesse !

Quelle invitation à nous garder de l'un et à pratiquer l'autre ! Quel encouragement à nous abaisser à nos propres yeux, afin de nous grandir au regard du Seigneur et de trouver là l'espérance de notre glorification éternelle ! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLVII

NATURE ET CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Par le fait même qu'elle vient de Dieu, l'Eglise doit être établie sur les fondements qui conviennent le mieux à la charge qui lui incombe. Il s'agit de déterminer ces bases, et pour cela nous n'aurons qu'à reprendre, en l'élargissant quelque peu, la définition que nous avons donnée au cours de notre dernière instruction.

Nous arriverons ainsi à démontrer que l'Eglise est — une société essentiellement visible, — une société monarchiquement hiérarchisée, — une société parfaite et indépendante.

I. — *L'Eglise société visible*

La première de ces affirmations semble d'abord un peu étrange. Puisque le but de l'Eglise est la sanctification des âmes, on serait porté à penser qu'elle doit être avant tout invisible, et cela pour deux motifs : à cause de l'objet auquel elle tend, et qui est spécifiquement spirituel, et à cause des êtres qui la composent, c'est-à-dire les âmes immatérielles.

Un tel raisonnement ne résiste pas à cette simple observation que l'Eglise n'a pas à travailler sur des âmes séparées de leur corps, comme elles le seront dans la période comprise entre la mort de chacun et la résurrection générale. L'Eglise a la charge d'hommes vivants, chez lesquels elle ne peut atteindre la partie spirituelle qu'au moyen de la partie matérielle. Elle doit donc agir d'une façon sensible pour réaliser sa mission.

En outre, l'Eglise est une organisation sociale qui réunit dans un même effort comme dans un commun idéal des multitudes d'êtres humains. Cette coordination des pensées et cette collaboration dans l'action ne peut être obtenue que par les procédés extérieurs auxquels recourent tous les groupements de toute sorte. Que l'on ne dise pas : Dieu aurait pu affranchir de cette nécessité la société qu'il a formée. Sans doute, cela n'eût pas dépassé sa puissance; mais il aurait fallu une sorte de miracle étrange, permanent, dont on ne voit nullement l'utilité et dont les inconvénients, en revanche, éclatent à tous les yeux.

Notre doctrine s'appuie encore sur ce fait que l'Eglise a été constituée pour continuer ici-bas l'œuvre que Jésus avait inaugurée. Or le Christ a jugé opportun, pour atteindre à ses fins, de se rendre visible, ce qu'il a fait par l'Incarnation. Il est donc logique autant que normal que l'Eglise suive la voie de son Fondateur, en revêtant une forme extérieure qui la rende plus facilement accessible aux hommes qu'elle veut atteindre.

C'est bien ainsi que l'ont compris, dès les époques les plus anciennes, tous ceux qui se sont penchés sur le problème de la nature de l'Eglise. Les formules universellement usitées, les images mêmes qu'emploient les écrivains religieux, antiques et modernes, partent toutes de cette conception et convergent vers cette idée. Elles ne font d'ailleurs que confirmer ce qu'avaient annoncé les prophètes, et ce qu'a explicitement commandé le Christ. Ce dernier, en effet, a créé des signes sensibles, qui sont les Sacrements, et une juridiction humaine à laquelle il exige que nous ayions recours : « *Die ecclesiæ.* » Rien de cela ne serait réalisé si l'Eglise devait se cantonner dans le domaine de la spiritualité intime.

La visibilité de l'Eglise ne la transforme pourtant pas en une association temporelle, à l'instar d'un Etat quelconque. La différence entre les deux est énorme. L'Etat, institué pour le bien matériel de ses sujets, ne doit durer qu'autant que durera ce monde. L'Eglise, dont les vues sont infiniment plus hautes, se perpétuera, quoique sous des modalités nouvelles, pendant l'éternité entière. L'Etat doit veiller à nos intérêts ; l'Eglise a la charge de notre salut.

Merveilleusement adaptée à la condition présente des mortels, elle est composée, elle aussi, d'un corps et d'une âme. Son âme est mystique, immatérielle ; elle est faite de la sainteté où parvient l'ensemble des fidèles qui la composent. Son corps, au contraire, est tangible : il réside dans le groupement organisé et actif de ses membres. Ainsi l'Eglise nous apparaît comme un être vivant, capable d'agir et de produire des résultats.

Les adversaires qui s'efforcent, de nos jours, d'attaquer la visibilité de l'Eglise appartiennent surtout

aux innombrables confessions protestantes. Ils marchent à la suite de Calvin et surtout de Luther dont on connaît l'apostrophe fameuse : « Qui donc nous montrera l'Eglise, alors qu'elle est cachée dans l'Esprit ? »

Au fond, leur théorie repose sur une double erreur. Ils jugent à tort que les catholiques négligent l'élément moral, mystique, interne, de l'Eglise pour ne s'attacher qu'aux apparences administratives ou rituelles, et ils nient que l'élément externe que nous constatons dans l'Eglise y ait été divinement établi. Pour réfuter ce dernier argument, il suffit d'ouvrir les Evangiles et les Epîtres : les textes y sont assez nombreux et assez clairs qui démontrent que la hiérarchie comme les sacrements viennent bien directement de Jésus. Et quant à croire que nous ne voyons dans l'Eglise qu'une société extérieure, faite de discipline et de cérémonies, il faut pour cela n'avoir jamais sondé ce qu'est un couvent de religieux, ou simplement une âme vraiment catholique. L'expérience quotidienne crie très haut que nous ne négligeons pas l'âme de l'Eglise pour son corps, et que nulle part ailleurs on ne rencontre un tel souci de morale et de sainteté.

II. — *L'Eglise société hiérarchisée*

Le point que nous venons d'examiner amène immédiatement une interrogation nouvelle. Il est admis que l'Eglise est un groupement visible. Mais comment ce groupe se comportera-t-il ? Sera-ce un vague troupeau qui s'agitera sans ordre dans une confusion voisine du chaos, ou, au contraire, pourrons-nous voir dans cette foule, qui comporte des centaines de millions d'hommes, un ordre, une direction, une organisation qui commande, en un mot une hiérarchie ?

La réponse surgit d'elle-même : la première hypothèse serait injurieuse pour l'intelligence du Dieu qui n'aurait formé qu'un plan aussi nébuleux ; la seconde, au contraire, est parfaitement digne de sa sagesse. Mais il convient pourtant d'insister un peu, afin de prouver qu'il est bon que les choses soient ainsi et que c'est le Seigneur lui-même qui a voulu qu'elles soient ainsi.

Dieu possède à l'infini toutes les perfections d'intelligence, de puissance et d'amour. De cela il résulte qu'un ouvrage sorti de ses mains doit porter au moins le reflet, la trace des qualités suréminentes de son Auteur. Nous le voyons déjà dans la création de la nature où tout est ordonné, combiné, harmonisé. Si le Maître a tenu à préparer avec un pareil soin une œuvre qui n'était destinée qu'à jouer le rôle secondaire dans son projet d'élever vers lui les âmes, à plus forte raison a-t-il dû vouloir que l'instrument essentiel de sa gloire extrinsèque et de la sanctification humaine possédât tous les éléments qui le mettraient à même de jouer parfaitement son rôle. Or, un de ces éléments, un des principaux, n'est-il pas l'organisation, la hiérarchisation ? C'est sur ce point, lorsqu'il s'agit des travaux de l'homme, que l'on juge de la valeur de l'ouvrier : une réalisation quelconque, intellectuelle, matérielle ou sociale, n'est belle et bonne que dans la mesure où elle a été proportionnée, et où ses diverses parties, judicieusement équilibrées, concourent vers le but final. Appliquons cette règle à l'Eglise, et nous verrons que l'intelligence souveraine de Dieu exigeait qu'il hiérarchisât cette Eglise. Il en avait le pouvoir : cela ne souffre aucune difficulté. Et son amour, tant pour nous que pour son œuvre, postulait encore qu'il ne laissât pas l'Eglise dans un état informe où elle n'aurait pu rendre tous les services attendus d'elle.

La hiérarchisation avait en outre l'avantage de permettre à Dieu d'agir, dans le gouvernement de la société religieuse, de la manière qu'il a préférée pour son intervention habituelle ici-bas, c'est-à-dire par l'intermédiaire des causes secondes. Grâce à l'institution d'une série de chefs, le Seigneur peut diriger l'Eglise sans avoir à recourir constamment — ce qui serait contraire au plan général de sa Providence — à des manifestations sensibles, à des prodiges dont la multiplication excessive finirait par aboutir à un dérèglement des lois normales.

La vie de Jésus nous indique suffisamment que Dieu a voulu organiser l'Eglise sur cette base. Les paroles adressées maintes fois par lui à ses Apôtres, et que nous lisons dans l'Evangile, ne laissent absolument aucun doute : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Cette mission, qui n'est pas confiée à tous, mais à quelques privilégiés seuls, établit déjà un grade qui discernera les futurs Pontifes de leurs adeptes. — « Toute puissance m'a été donnée... Allez, enseignez... Recevez le Saint-Esprit... Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez... » Voilà autant de nouveaux et probants témoignages. — Quand il s'agira de la clef de voûte de l'édifice, quand il faudra désigner le Pontife souverain, l'ordre du Christ ne laissera, non plus, place à nulle équivoque : « Pais mes agneaux... Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Alors, Jésus ne se borne plus à désigner les membres du gouvernement de son Eglise, il règle la forme même de son régime et décide que ce régime sera monarchique, c'est-à-dire suprêmement commandé par un seul homme.

Les Apôtres ont parfaitement saisi la pensée du Sauveur. Dès qu'il est remonté au ciel, ces hommes, naguère si timides, ont le courage d'exercer et d'imposer leur autorité nouvelle. Ils créent des évêques, des prêtres, des diacres ; ils prennent les dispositions d'ordre administratif qui assureront le fonctionnement des communautés naissantes ; ils rédigent des décrets et promulguent des lois. Leurs écrits ne sont pas seulement des exhortations qui rappellent le dogme et la morale ; ils contiennent également des ordres impératifs : lisez plutôt la collection des Epîtres inspirées.

D'autre part, les premiers disciples du Christ, qui eux aussi ont vécu dans l'intimité de Jésus, et jusqu'à la Sainte Vierge elle-même, acceptent avec empressement l'autorité apostolique. Nulle réclamation ne se fait entendre, et cela seul est un argument de poids en faveur de la légitimité de la hiérarchie, car, dans l'hypothèse d'une usurpation, des protestations se seraient élevées dont nous aurions recueilli l'écho.

L'histoire entière de l'Eglise enregistre toujours une attitude pareille. Reconnu dès le premier jour, le pouvoir pontifical ne sera jamais contesté par ceux qui resteront fidèles. Seuls les dissidents, qui, à notre époque, sont surtout représentés par les Eglises orthodoxes grecques et les sectes protestantes, formulent des objections. Leur voix est étouffée facilement par la voix plus haute, plus claire, plus ancienne et plus autorisée de l'immense multitude catholique, qui, en répétant les paroles du *Credo*, conserve à l'article concernant l'Eglise toute sa valeur théologique, historique, juridique et sociale, en pro-

clamant que la religion vraiment divine a été monarchiquement hiérarchisée par le Christ.

III. — *L'Eglise société parfaite et indépendante*

De ce principe va découler immédiatement une conséquence importante : l'Eglise destinée à nous conduire à l'éternité glorieuse, l'Eglise constituée en société par Dieu lui-même, ne saurait être assimilée à une de ces associations secondaires, incomplètes et facultatives, souvent subordonnées à des formations supérieures, comme il en existe des quantités dans tous les pays du monde. Parmi ses privilèges les plus caractéristiques, nous devons dès maintenant retenir les deux suivants : l'Eglise est une société *parfaite* et une société *indépendante*.

Toute association rentre sous cette définition générale : « un groupement d'hommes dans un but déterminé ». Mais on rencontre une diversité considérable d'espèces lorsqu'il s'agit de déterminer cette notion fondamentale. Il y a des sociétés nécessitées par la nature même des choses ; il y en a beaucoup d'autres qui ne sont que des créations artificielles. La plus grande partie de ces groupements ne subsiste qu'à la condition de se sentir appuyés par des organisations qui les protègent en les dominant ; il en est quelques-uns, au contraire, qui vivent sans recourir à aucune aide étrangère. Certaines associations sont temporaires et se dissolvent d'elles-mêmes, sitôt atteint le but qu'elles s'étaient proposé ; en revanche, plusieurs sont permanentes et destinées à se prolonger à travers les fluctuations des siècles. Il en est de locales, de provinciales, comme on en trouve de plus vastes, nationales et internationales même. Les unes recrutent leurs membres par la persuasion ; d'autres s'imposent d'elles-mêmes et n'ont pas à demander le consentement de ceux qui doivent en faire partie. On pourrait prolonger encore cette suite de nuances et d'oppositions.

Il va de soi qu'une société est d'autant plus parfaite qu'elle possède des caractéristiques plus élevées : noblesse de son but, valeur de ses membres, sagesse de ses lois, nécessité de son action, pérennité qui lui est assurée, développement plus considérable dans la durée comme dans l'espace, affranchissement de tout contrôle, et ainsi de suite. Or, qui oserait nier que l'Eglise jouit d'une prééminence éclatante sur toutes les autres organisations humaines, aux points de vue que nous venons de rappeler, et qu'en outre elle est en droit de se glorifier d'une dignité incomparable, du fait de sa fondation directe par un Dieu? L'Eglise est une société parfaite, comme la tradition de tous les âges s'est toujours plu à le reconnaître, parce qu'elle possède en elle-même tout ce qui est nécessaire à son action et parce que, en conséquence, elle ne dépend d'aucune autre société. Elle a ses doctrines et ses lois, son gouvernement et ses tribunaux, ses chefs et son peuple. Son pouvoir s'étend sur l'universalité de la terre ; elle est en possession de la souveraineté spirituelle depuis vingt siècles, et Dieu lui garantit qu'elle doit subsister jusqu'à la fin des temps. Aucun Etat au monde ne saurait se vanter de posséder un tel ensemble de qualités suréminentes, et néanmoins chacun admet que les Etats, pour la plupart, sont souverains en leur domaine. C'est donc à plus forte raison que nous devons affirmer que l'Eglise est une société parfaite, à qui il ne manque rien pour accomplir sa mission.

Une fois cette vérité acquise, il n'y a pas de difficulté à démontrer que l'Eglise est *indépendante*. Ce dernier mot peut être pris dans deux acceptions. Un groupement dépend de quelqu'un, soit parce qu'il sollicite un soutien, sans lequel peut-être il ne pourrait se maintenir, — soit parce qu'une force ou une autorité supérieure lui impose un patronage dominateur, qui comporte sans doute quelques avantages, mais qui entraîne une sujétion telle que le groupement en question préférerait en être affranchi.

Dans aucun de ces deux sens on ne peut parler de dépendance de l'Eglise. L'Eglise ne sollicite ni n'accepte aucune tutelle. Elle n'a pas à la demander, puisqu'elle est pourvue dans son sein même de tous les organismes, de tous les éléments dont elle peut avoir besoin. Elle doit la repousser, si par hasard cette tutelle s'offre d'une façon plus ou moins sincère, plus ou moins désintéressée, parce que tolérer une mainmise, si légère soit-elle, aboutirait à subordonner le spirituel au temporel, et donc, en quelque manière, le Créateur à la créature. Un pareil bouleversement équivaudrait à une abdication de l'Eglise, ou même à une apostasie de sa part, et rien de tout cela n'est possible à cause de l'assistance du Saint-Esprit qui doit garder la Société catholique de tout péril comme de toute erreur.

On objecterait en vain que l'Eglise n'est pas parfaitement indépendante, parce que sa juridiction ne s'exerce pas sur un territoire qui lui soit spécifiquement propre. — A ceci, il suffit de répondre que la souveraineté territoriale est indispensable aux autres Etats, parce que leur juridiction temporelle ne peut s'étendre que sur des biens matériels contenus en des lieux déterminés. L'Eglise, au contraire, a une juridiction spirituelle qui, rayonnant sur le domaine immatériel des âmes, peut se passer de la base territoriale. L'Eglise jouit d'une autorité surnaturelle sur tout l'ensemble de la terre, quoique celle-ci soit divisée en nations et temporellement soumise à des pouvoirs différents suivant les régions. On ne saurait lui demander davantage, et d'ailleurs l'expérience prouve depuis deux mille ans que la soumission spirituelle à l'Eglise peut coïncider parfaitement avec la sujétion aux gouvernements d'ici-bas.

* *

Reconnaissons donc loyalement, m. f., que rien ne manque à l'Eglise pour assurer notre salut. Le Seigneur qui l'a érigée en société visible et hiérarchisée, a voulu aussi qu'elle soit complète et libre. Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à y contredire que ces privilèges lui ont été conférés principalement en vue de notre bien et de notre bonheur. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DU SAINT CURE D'ARS
(9 août)

LES ÉPREUVES DU MINISTÈRE PASTORAL

Mes frères,

Je viens de vous annoncer pour après-demain la fête de S. Jean-Marie Vianney, dont les vertus et la vie ont rendu célèbre l'humble village d'Ars, et qui est le Patron céleste de tous les prêtres chargés de l'administration spirituelle des paroisses. Cette fête est naturellement chère à toute âme de prêtre. Qui ne voudrait s'inspirer du zèle ardent, de l'esprit surnaturel de pénitence et de prière, de la compassion

pour les pécheurs, qui animaient cette âme si parfaitement sacerdotale ? Mais, dans sa délicate mission, le prêtre a besoin de nombreuses et grandes grâces, et je voudrais, m. f., en vous donnant un aperçu de ses épreuves, vous inciter à prier pour lui, afin de lui obtenir de Dieu ces secours puissants qui chaque jour le conduiront vers la sainteté.

I. — *La solitude*

L'Eglise catholique impose à ses ministres la loi du célibat, et quoi qu'en puissent dire ou penser des esprits superficiels, c'est une heureuse et bienfaisante loi. Le prêtre est l'homme de Dieu et celui des âmes : c'est dire qu'il ne s'appartient pas. Il est aussi la lumière du monde, le flambeau qui doit éclairer toute sa paroisse : il lui faut donc toute liberté d'esprit pour se consacrer au surnaturel, j'entends par là, la prière, l'étude, les saints offices, l'enseignement, l'administration des sacrements.

Recevant de la charité des fidèles, par le Denier du culte, son pain quotidien, n'ayant aucune famille à nourrir, aucun avenir à prévoir et à préparer, il peut, si vous le lui demandez, vous consacrer tout son temps ; il est à votre service, jour et nuit, vous le savez bien. Un malade a-t-il besoin de son ministère, même si le mal est contagieux, il part sans hésitation. Un père de famille à sa place pourrait craindre pour ses enfants, soit qu'il leur apporte le germe de la maladie, soit que lui-même vienne à tomber malade et à disparaître, les laissant orphelins. Mais le prêtre n'a pas ce souci ; il est entre les mains de Dieu, prêt à mourir sur la brèche s'il le faut : il ne laissera pas de famille après lui.

Vous le voyez, m. f., l'Eglise a bien raison quand elle impose à vos pasteurs une entière disposition de leur temps et de leur vie pour vous servir. J'ajouterai encore que l'Eglise leur demande par là de vous garder tout leur cœur, toute leur affection, toute leur puissance de dévouement. N'appartenant à personne en particulier, le prêtre peut se faire tout à tous ; n'ayant pas d'intérêts personnels à défendre, il n'est lié à aucun parti, il n'est contre personne, il est pour tous ceux et avec tous ceux qui ont besoin de lui.

Mais, et c'est ici que je voulais en venir, il y a le revers de la médaille. Ayant renoncé au mariage, à ce que beaucoup appellent le bonheur, à la voie suivie par le plus grand nombre, le prêtre vit seul. Les moines en leur couvent ont au moins le bénéfice de la communauté, ils prient ensemble, ils travaillent ensemble, ils se retrouvent chaque jour aux heures de récréation. Mais le prêtre, surtout le curé de campagne, le prêtre est seul.

Or, tout ministre de Dieu qu'il est, c'est un homme pourtant ; il pense, il voit, il n'est pas insensible. Il assiste parfois à vos fêtes de famille, il est en contact journalier avec vos enfants, il comprend que les meilleures joies naturelles sont encore celles du foyer ; mais un foyer, il n'en a plus ; Dieu lui a demandé de quitter celui qu'il avait et lui a défendu de s'en bâtir un autre.

Il y a plus encore, car une autre solitude pèse sur l'âme sacerdotale. Autour de lui les pensées, les sentiments, les préoccupations ne sont pas les mêmes que les siennes. Lui, il est l'homme de Dieu; autour de lui, souvent, beaucoup de matérialisme : ses paroissiens ont leurs affaires, leurs bêtes et leurs champs. Lui, il est l'homme de la charité ; autour de lui, des égoïsmes, des divisions, des rancœurs, etc. Je n'en finirais pas, si je voulais continuer cette opposition. Quand on lit l'Evangile, on est frappé de voir combien le Christ devait se sentir seul du côté humain : même ses apôtres ne le comprenaient pas ; il n'en est pas autrement pour le prêtre. Solitude morale s'ajoutant à l'autre.

Et ce n'est pas une période seulement à passer, ce n'est pas comme une maladie, une absence temporaire d'un être bien-aimé, un exil momentané ; le prêtre sait que, où qu'on l'envoie, il sera toujours seul, il s'est engagé pour l'éternité !

II. — *La vie au milieu du monde*

Une consigne a été donnée par le Christ aux apôtres : « Vous serez la lumière du monde, vous serez le sel de la terre. » (Mt., v, 13-14). Elle s'est transmise, cette consigne, à toute âme apostolique, mais elle ne s'adresse à personne autant qu'au prêtre qui a charge d'âmes. En effet, « on n'allume pas un flambeau, disait Jésus, pour le mettre sous le boisseau ; on le place au contraire sur le chandelier pour qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » (Mt., v, 15). Pour être la lumière du monde, il faut vivre dans le monde ; pour que le sel préserve de la corruption, il faut l'incorporer à ce qu'il doit conserver. Et voici, de ce chef, une seconde difficulté pour le prêtre.

Dépositaire de la parole divine, il ne peut se contenter de la méditer en son cœur, il faut qu'il la distribue. Mais il va se heurter à l'esprit du siècle, à la soif de plaisir, aux sophismes des orgueilleux, aux faiblesses des paresseux et à l'inertie des indifférents; il lui faudra défendre ce dépôt, réfuter les objections, prouver ses affirmations, se laver peut-être des accusations ; et cela, avec patience, douceur, modération toujours, car « il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore » (Mt., xii, 20), il ne faut rebuter personne. Il ne s'agit pas de vaincre et d'asservir, mais de conquérir, et de conquérir des esprits libres; donc il ne faut pas se faire d'ennemis, tout en défendant la vérité.

Mais il y a peut-être plus difficile que cela encore : il faut se garder de l'esprit du monde, lequel peut s'insinuer en nous à notre insu. Avez-vous remarqué déjà comme un parfum pénétrant peut imprégner des étoffes, par simple voisinage ? Ainsi en est-il des maximes du monde : à force de les entendre, on finit parfois par leur trouver un air de bon sens, de vérité, de sagesse ; de là à les accepter un peu, très peu d'abord et davantage par la suite, dans sa conduite personnelle, il n'y a qu'un pas, facile à franchir.

Mais le prêtre doit être également le sel de la terre ; ce n'est pas seulement de bouche, mais d'exemple qu'il doit prêcher, car « si les paroles émeuvent, ce sont les exemples qui décident et qui entraînent. » Il lui faut donc constamment opposer à toutes les licences, à tous les égarements, la rectitude parfaite de sa conduite, et la forme de toutes les vertus. Autour de lui, des riches qui réussissent, qui vivent dans l'aisance ou l'opulence ; lui, il doit aimer sa pauvreté et la simplicité de sa vie. Autour de lui, le dimanche, des familles en joie qui se divertissent ; lui, attaché à ses églises, il se doit à son ministère. Autour de lui, des luttes, des discordes ; lui a pour rôle d'apaiser, de pacifier autant qu'il peut, et de pardonner même tous les coups qui pleu-

vent sur lui, car il n'a pas le droit d'avoir des ennemis. Autour de lui, les plus tristes choses, les misères morales, des lâchetés sans nombre ; lui, il doit s'abstenir même de l'ombre, de l'apparence du mal. Tels ces hardis montagnards qui conduisent les touristes dans leurs ascensions, marchant en tête, et chargés de retenir celui qui tombe, mais ayant soin de ne pas se laisser entraîner, le prêtre doit attirer les âmes à sa hauteur, vers Dieu, mais non pas descendre à leur niveau.

Et pourtant, tel le Christ en son Incarnation, il faut qu'il descende vers les âmes, il lui faut aller les chercher où elles sont, hélas ! peut-être dans la fange, et lentement les ramener vers la vie, mais sans oublier jamais la patrie où il faut les conduire. Au confessionnal, il faut être bon, miséricordieux, indulgent ; car s'il est nécessaire de vouer au péché une haine implacable, il faut aimer le pécheur comme une mère son enfant malade. C'est bien ce qu'a fait le saint Curé d'Ars. Mais bon et indulgent pour les autres, il faut être dur et austère pour soi-même ; chose difficile dès qu'elle se prolonge.

J'en reviens à ma comparaison avec les moines. Un jour ils ont dû, eux, renoncer entièrement au monde, et, pour certains, se séparer à jamais de leur famille, chose qui n'est pas demandée au prêtre. Mais leur renoncement est fait une fois pour toutes, ils vivent dans un asile de paix, ils sont ensemble, stimulés l'un par l'autre, aidés par la règle et gardés par leur clôture, et chaque jour qui vient les rapproche de Dieu. Pour le pasteur des âmes, tout est toujours à recommencer : renoncement à ses aises, recueillement, prière, etc. Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (Mt., x, 16), et comme des brebis qui, loin de se laisser dévorer, ont au contraire la mission de changer les loups en agneaux. Quelle grande mission, mais combien difficile !

III. — *Les déceptions du ministère*

Mais, diront les âmes chrétiennes, celles qui ont la foi, « le prêtre n'est pas seul, il a au contraire une grande famille qui est sa paroisse ; il a, pour l'aider dans son ministère, toutes les grâces de sa messe, de son bréviaire ; même le contact avec les fidèles doit le stimuler, l'encourager, l'aider. »

C'est vrai, et je n'y contredis pas.

Mais, ici encore, il y a le revers de la médaille. Oui, toute la paroisse est la famille sacerdotale; dans son cœur, le prêtre doit prendre soin de toutes les brebis de son troupeau, et celles qui sont égarées n'ont pas moins droit que les autres à sa sollicitude, au contraire. Mais ne voyez-vous pas qu'ici encore il y a place pour une souffrance et que celle-ci sera d'autant plus grande que le zèle, le désir de votre salut, de votre sanctification, seront aussi plus vifs dans le cœur de votre pasteur ?

On accueille avec joie des enfants au catéchisme, on met à les instruire, à les former, à faire leur éducation, tous ses soins et tout son dévouement; on les voit s'ouvrir à l'amour de Dieu, correspondre à la grâce ; on voit même éclore une vocation sacerdotale ou religieuse. Tout cela aurait besoin, comme une fleur précieuse, mais délicate, d'être aidé, encouragé; mais la famille tue la fleur, ou par l'opposition, ou par l'indifférence.

On réalise de belles cérémonies au jour des Communions solennelles, on fait tout son possible pour gagner le cœur des enfants ; tout en faisant la part des défections inévitables, on fonde son espoir sur les bonnes familles, aux traditions chrétiennes. Hélas ! le temps passe, et ici la faiblesse des parents, là un manque de collaboration avec le prêtre, font que même des bons s'en vont, et ceux qui restent n'ont pas l'esprit d'apostolat et de conquête qu'on aurait voulu leur donner. Et quand on se tourne vers la jeunesse, avec une affection profonde, parce que c'est l'âge de l'enthousiasme, de l'élan, de l'activité, et l'espoir de demain, on la voit se détourner comme le jeune homme riche de Notre-Seigneur ; la soutane noire est trop austère dans le siècle de l'indépendance et du plaisir.

On prêche la charité, on passe soi-même sur toutes les critiques, les propos plus ou moins malveillants, les calomnies même et les sourdes persécutions; comme le bon pasteur, on va à la brebis égarée, avec tout son cœur, toute sa patience. Mais on voit des paroissiens, des enfants également aimés de leur père commun, qui se déchirent, et qui parfois vont jusqu'à la haine ou presque, dans leurs ressentiments tenaces.

On prêche, on enseigne par tous les moyens, on essaye comme on peut de faire parvenir la vérité à toutes les âmes. Mais combien qui n'écoutent pas ! et quand il faut rappeler des devoirs austères, combien, parmi ceux qui écoutent, se formalisent, ou interprètent mal le conseil charitable qui leur est discrètement donné ! Qu'elle est rare la semence tombée dans la bonne terre et produisant cent pour un !

On prie pour un malade, on lui fait plusieurs visites, on cherche à gagner sa confiance ; pendant des jours et des jours, comme un prisonnier dans sa cellule, on n'ose pas sortir, attendant à toute heure, de nuit comme de jour, le coup de sonnette qui vous appelle... Et l'on apprend tout à coup qu'il est mort sans repentir, ou bien l'on se heurte à une résistance invincible.

Ministre du Dieu de miséricorde et de bonté, dispensateur des grâces divines, que le Christ nous a méritées avec surabondance sur la croix, on aimerait à donner aux âmes les sacrements ; on les convie avec instance à la Pénitence et à la Table Sainte. Mais on prêche souvent dans le désert ; et même parmi les enfants, hélas ! formés cependant de plus en plus à la communion fréquente, et souvent confessés au temps du catéchisme, combien abandonnent les sacrements juste à l'heure où ils auraient besoin d'être soutenus, conseillés, fortifiés contre les passions naissantes !

Voilà, m. f., quelques-unes des réponses qui sont faites au zèle et au ministère du prêtre. Ajoutez à tout cela mille tracasseries venant d'esprits étroits ou critiques, sinon hostiles, et vous devinez que la famille paroissiale n'apporte pas toujours au prêtre les consolations et l'appui moral qu'il serait en droit d'en attendre.

* *

M. f., j'ai laissé parler mon cœur. Ne voyez pas dans mes paroles un réquisitoire contre qui que ce soit ; je n'accuse personne, et, comme c'est mon devoir, j'aime tous mes paroissiens, même ceux qui ont pu me causer quelque peine. Aussi bien je ne parlais pas de moi, mais du prêtre en général, et si je vous ai dit tout cela, c'est pour que, comprenant mieux les difficultés de vos prêtres, vous priiez pour eux avec plus de ferveur encore. Ainsi soit-il.

POUR L'INVENTION DES RELIQUES DE S. ETIENNE
(3 août)

LA COURONNE PRÉCIEUSE

Seigneur, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. (Ps. xx, 4)

Mes frères,

Cette parole de David, prise en général, pourrait s'appliquer à n'importe quel martyr. Mais elle semble s'appliquer avec plus d'opportunité à S. Etienne, premier martyr ; car elle suppose, sous le symbole de la couronne de pierres précieuses, l'excellence du combat qu'a soutenu S. Etienne. Nous y voyons exprimée l'autorité de celui qui donne la couronne; la dignité de celui qui est couronné ; la magnificence de la récompense. Ainsi, une *récompense précieuse* est donnée *à quelqu'un qui en est digne*, et *par celui* à qui revient le droit de récompenser. C'est Dieu qui couronne, par lui-même et non par un ministre, afin qu'il y ait plus de gloire à recevoir cette couronne de sa main.

I. — *C'est Dieu qui couronne*

C'est Dieu qui dépose cette couronne qu'il a préparée par la prédestination éternelle. On entend par *prédestination*, la préparation à la grâce et à la gloire du ciel, cette gloire qu'il est impossible à l'homme de décrire.

1. C'est Dieu qui a spécialement préparé cette couronne à S. Etienne, comme il la prépare aux autres, avant même qu'ils existent. Dieu a préparé à S. Etienne cette couronne de premier parmi les martyrs. « Etienne, » *Stephanus*, signifie « couronne, couronné, » et ce nom de notre saint semble exprimer sa prédestination.

2. Dieu pose aussi une couronne sur la tête de chacun de ceux qu'il a rachetés du péché originel.

En la personne du premier homme, nous avions tous été couronnés ; mais nous pouvons nous lamenter avec Jérémie : « La couronne de notre tête est tombée, malheur à nous parce que nous avons péché ! » (Thren., v, 16). — Dieu a eu pitié de notre misère et de notre infortune. Il a voulu nous rendre cette couronne perdue, mais il l'a payée d'un grand prix. Et pour faire d'un esclave dégradé un serviteur glorieux, il a porté lui-même une couronne d'ignominie. Ecoutez S. Jean : « Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! » (Jo., xix, 5). Ainsi, c'est en public, devant la foule et ses chefs, que J.-C. a porté cette couronne d'ignominie qui payait notre couronne de gloire. C'est pour tous qu'il l'achetait ; mais en réalité et en fait, c'est pour ses imitateurs qu'il la rachète. Et parmi ceux-là, S. Etienne fut le premier et le principal. Et ainsi, ce que Jésus a gagné par lui-même, il l'impose par lui-même sur le front de ses amis.

3. Dieu couronne encore quand il appelle à la grâce ; car cette vocation est une promesse de gloire éternelle, puisque la grâce est un gage de la gloire. « C'est en J.-C. que vous avez cru, dit S. Paul, et que vous avez été marqués du sceau de l'Esprit-Saint, qui avait été promis, et qui est déjà le gage de notre héritage. » (Eph., i, 13).

Nous savons quand a eu lieu cette vocation de S. Etienne : « Ils élurent Etienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, avec six autres. On les présenta aux Apôtres, et ceux-ci, après avoir prié, leur imposèrent les mains. » (Act., vi, 5). Et le nouveau diacre put entendre cette parole intérieure : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de la vie. » (Apoc., ii, 10).

4. Dieu couronne encore quand il nous garde de la tentation. En nous préservant du naufrage, il met en réserve et garde en sûreté notre couronne de gloire. S. Paul disait : « Elle est prête désormais la couronne de justice que me donnera le Seigneur, ce juste juge, au grand jour. » (II Tim., iv, 8). S. Etienne a vu J.-C. dans le ciel, debout à la droite de Dieu, lui gardant sa couronne pendant que les pavés meurtriers pleuvaient sur sa tête et qu'il priait pour ses bourreaux, à l'exemple du Christ.

Oui, Seigneur, c'est à vous de la déposer, cette couronne, sur la tête de ceux que vous avez préparés, rachetés, qui ont votre promesse, et que vous avez gardés et protégés.

II. — *Ceux qui en sont dignes*

Cette couronne est posée sur la tête de ceux qui en sont dignes, c'est-à-dire les martyrs, et parmi eux en première ligne S. Etienne, le premier martyr.

Ce qui le rend digne de cette couronne :

1. C'est la magnanimité dans l'attaque et dans l'assaut.

C'est le fait du bon soldat que de ne pas craindre et d'avoir confiance en Dieu. S. Etienne fut le premier parmi les soldats du Christ qui s'est exposé à la mort, et qui s'est rendu admirable par sa force magnanime. Et c'est cela qui le rend digne de la couronne. La formule de contrôle de cette force magnanime, elle est dans cette parole du Christ aux deux fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? » (Mt., xx, 22).

2. C'est la patience à supporter les assauts et les coups. Pendant qu'ils le tuaient à coups de pavés, dit l'histoire, Etienne priait en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! » (Act., vii, 55). Pas de révolte, ni de menaces, ni d'appel à la vengeance, mais la patience qui rend digne de la couronne et la conquiert.

3. C'est la constance à persévérer. Le bon soldat n'est pas celui qui commence bien, mais qui dans la suite abandonne le combat. S. Etienne a tenu bon jusqu'au bout. « Tiens ferme ce que tu as, commande l'Apocalypse, afin que personne ne ravisse ta couronne » (iii, 11). Ce n'est pas celui qui a commencé, mais celui qui aura persévéré, qui sera sauvé. (Mt., xxiv, 13).

4. C'est la magnificence dans le triomphe, c'est-à-dire l'achèvement dans la grandeur, des grandes choses. Or, m. f., trouvez-vous un plus magnifique dénouement que celui-ci ? « Puis, s'étant mis à genoux, Etienne s'écria d'une voix forte : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! Après quoi il s'endormit dans le Seigneur. » (Act., vii, 60).

* *

M. f., nous ne pouvons quitter notre saint sans noter des détails du récit de son martyre.

Le récit historique dit que les témoins, c'est-à-dire ceux qui lançaient les pavés de justice contre Etienne, déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune

homme nommé Saul. Et plus loin : « Or, Saul avait approuvé le meurtre d'Etienne. »

Quel est donc ce jeune homme, qui est le complice de ce meurtre, qui garde les vêtements des bourreaux, et qui approuve le crime des juges? Vous le savez, c'est celui qui sera S. Paul, et qui, sans doute, a bénéficié de la prière d'Etienne pour ses bourreaux.

S. Paul est la conquête de S. Etienne ; S. Paul est la couronne de S. Etienne. Lui aussi sera un magnifique ouvrier du Christ, un conquérant infatigable, un beau martyr. Il a écrit un jour aux Philippiens : « Vous êtes ma joie et ma couronne » (IV, 1). Nous pouvons mettre cette parole sur les lèvres de S. Etienne, et lui faire dire à ce jeune homme : « Vous êtes ma joie et ma couronne ! »

Ah ! ne nous étonnons pas qu'au spectacle de ces grandes choses, J.-C. ait voulu dans son ciel, à la droite de son Père, non plus siéger en Majesté, mais se tenir debout, et se faire voir à son premier martyr dans cette attitude d'approbation et d'encouragement et de couronnement.

Le sang et la prière de S. Etienne nous ont valu S. Paul. Telle est la fécondité du sang des martyrs et de leur mort. Telle est la gloire du sang versé pour J.-C. Telle est la gloire de S. Etienne !

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour un Pèlerinage à une Grotte de Lourdes [1]

Monseigneur,
Mes bien chers frères,

Il est impossible à quelqu'un de bonne foi ayant été le témoin du spectacle dont Lourdes est le théâtre, de ne pas être touché et ému jusqu'aux larmes par la vue de ces peuples en prières, criant vers le ciel, demandant avec des accents inexprimables le salut de la patrie, la conversion des âmes et la guérison des malades.

Comment demeurer insensible devant cet enthousiasme religieux, ces triomphants *hosanna !* sur les lèvres des multitudes, devant ces ovations faites à Marie ou à son divin Fils par des milliers de pèlerins portant des flambeaux, chantant des cantiques, et déroulant les anneaux des longues processions à travers les sentiers de la colline et les allées de l'esplanade !

Je n'oserai pas dire qu'il y a ici quelque chose de semblable ; mais vraiment, la scène dont nous sommes témoins n'a-t-elle pas, elle aussi, un caractère d'incomparable grandeur ?

Cette nature si belle encore sous ses teintes d'automne ; là, devant nous, cet antique manoir qui abrite un des plus beaux noms de France, synonyme de charité et de religion ; cette foule immense accourue de toutes parts et réunie dans un même sentiment de ferveur ; cette couronne de religieux et de prêtres ; ce prince de l'Eglise ; et, dominant ces splendeurs de la terre, la statue de Marie toute rayonnante des splendeurs du ciel : ah ! dites-moi, n'y a-t-il pas là un spectacle capable de remuer jusqu'au fond de l'âme ?

Qu'est-ce donc que cette fête annuelle devenue l'une des traditions les plus chères à la piété orléanaise ?

[1] Allocution prononcée au pèlerinage de Combreux (diocèse d'Orléans).

1° *C'est une manifestation grandiose de foi chrétienne ;*
2° *C'est une glorification solennelle de Marie ;*
3° *Enfin c'est l'ardente prière de tout un peuple.*

I

Cette fête de Combreux est d'abord *une manifestation grandiose de foi chrétienne.*

Rendre témoignage à Dieu par la profession extérieure et publique de leur foi fut toujours pour les chrétiens, en quelque siècle que Dieu les ait fait naître, un devoir sacré. Sans doute, la foi doit être intérieure avant tout ; elle a son siège au fond de nos âmes. Mais il faut qu'elle se montre au dehors, qu'elle s'exprime par des actes ; il faut que, par des manifestations solennelles, ces croyances cachées dans nos cœurs resplendissent au dehors pour la gloire de Dieu et l'édification de nos frères.

Mais ce devoir toujours très impérieux et très haut, il y a des temps où il prend des proportions exceptionnelles : le témoignage doit grandir avec la contradiction. Quand Jésus-Christ est plus indignement outragé, quand la vérité est plus odieusement insultée, c'est alors que les chrétiens doivent affirmer plus vigoureusement leur foi, et rendre au Christ leur Maître de plus éclatants hommages. Quand la horde immonde de l'impiété se presse plus furieuse auprès de la Croix, c'est l'heure de s'agenouiller publiquement devant ce divin gibet, de l'embrasser plus étroitement, de le baiser avec un plus respectueux amour.

Or, nous sommes incontestablement à l'une de ces sinistres époques : vous l'avez dit ce matin, Monseigneur. Toutes nos croyances sont attaquées, tout ce que nous aimons est honni et bafoué. Nos dogmes, notre culte, nos institutions, notre histoire, nos grands hommes, nos saints, rien n'échappe au mépris, à l'insolence, à la haine de l'incrédulité.

Il faut donc que nous donnions à Dieu, sans ostentation comme sans peur, sans provocation aucune, mais simplement, noblement, courageusement, un témoignage public de foi chrétienne.

Or, les pèlerinages sont une de ces manifestations éclatantes. Voilà pourquoi, à l'heure actuelle, ils sont devenus d'une importance capitale. Ce sont des courants de foi ardente qui traversent l'océan glacé du monde et lui communiquent la chaleur divine. Ils ont fait, pour remuer les chrétiens depuis un demi-siècle, plus que n'importe quelle autre entreprise apostolique. Ces foules portent une flamme dans leur sein, une flamme de vie, de prière, d'enthousiasme, d'espérance, qui se communique à leur passage. Sur leur chemin, les populations édifiées par ce spectacle si longtemps oublié, ressentent comme un choc en retour de la foi des pèlerins ; elles ont une vague perception qu'il se passe quelque chose de très extraordinaire dans notre société impie, qu'une vie nouvelle se lève, qu'une sève printanière afflue aux branches de l'arbre qui semblait vermoulu ; c'est le Christ qui remue et qui va de nouveau sortir du tombeau.

II

En second lieu, cette fête est une *glorification solennelle de Marie.*

Il est une femme si haute et si grande qu'elle demeure un idéal pour les meilleurs de l'humanité; si puissante, que Dieu lui-même est aux ordres de ses supplications, *omnipotentia supplex ;* si glorieuse, que le firmament constellé pâlit devant elle; si pure, que la neige n'est pas assez immaculée pour la figu-

rer ; si belle, qu'elle résume en les éclipsant toutes les magnificences de la création ; si gracieuse, si douce et si bonne, qu'elle attire les plus indifférents et subjugue les plus rebelles ; si compatissante, que toute douleur se réfugie dans son sein ; si miséricordieuse, que pour les plus grands coupables elle n'a que des sourires ; une créature si parfaite et possédant la grâce dans une telle plénitude qu'elle confine à la divinité.

Qu'ajouterai-je ? une Vierge, et quelle Vierge ! une Mère, et quelle Mère ! Mère de Dieu, Mère des hommes : Marie !

Or, un jour, cette femme prononça une parole étrange : « Toutes les générations, dit-elle, me proclameront bienheureuse, » c'est-à-dire : Partout et toujours l'humanité célèbrera ma gloire ; dans cent ans, dans mille ans, aussi longtemps que le monde existera, les générations se succéderont à mes pieds pour m'invoquer et pour me bénir.

Et cette parole s'est réalisée depuis dix-neuf siècles avec une exactitude qui ne laisse place à aucun doute.

Depuis la première des générations chrétiennes à genoux devant l'image de Marie peinte sur les parois des catacombes, jusqu'à la dernière acclamant l'Immaculée devant les roches Massabielle, toutes les âmes ont salué la Vierge-Mère de leur vénération et de leur amour. Aucun peuple ne lui est resté étranger : Orient, Occident, Midi, Septentrion, je vous écoute, vous la chantez ! Vieillards, hommes mûrs, adolescents, enfants, tous les âges l'ont vénérée à l'envi. Rois et sujets, hommes de science et hommes de peine, riches et pauvres, soldats et artisans ont uni leurs cœurs pour l'aimer et leurs lèvres pour la célébrer. Depuis dix-neuf siècles, en un mot, l'humanité s'entretient avec elle, l'invoque, lui confie ses secrets les plus douloureux, lui rend des actions de grâces, lui érige des autels, lui bâtit des temples, célèbre des fêtes en son honneur, lui proteste de son amour et meurt au besoin pour elle.

Vous êtes venus, m. f., mêler votre voix à ce concert unanime, reconnaître en Marie le chef-d'œuvre de Dieu après l'humanité sainte du Christ, chanter tout ce que Dieu a fait par son ministère au ciel et sur la terre, pour le temps et l'éternité. Vous êtes venus lui redire ce cri de toutes les générations à genoux devant elle : « Salut, ô Reine du ciel et de la terre ! Salut, ô Vierge des vierges ! Salut, Mère de Dieu et des hommes ! Salut, ô Marie ! *Ave, Maria !* »

Un peintre très chrétiennement inspiré a représenté S. Augustin entre Marie qui nourrit Jésus enfant, et Jésus qui meurt sur la croix. D'une main, le saint tient cette inscription : « *Hic ab ubere lactor,* là je reçois la douceur du lait. » De l'autre main, il tient cette inscription : « *Hic a vulnere pascor,* là je recueille la force du sang. » Et au-dessus de sa tête, on peut lire : « *Positus in medio, quo me vertar ? Nescio.* Placé entre ces deux attraits, où me tourner ? Je ne sais. » Ne voulant me soustraire ni à l'un ni à l'autre, je m'écrierai donc : « Jésus, Marie ! *Dicam ergo : Jesus, Maria !* »

N'est-ce pas là, en effet, les deux attraits divins qui doivent solliciter notre âme de chrétiens ? Sans doute, en réalité, il n'y a pas d'indécision possible, parce qu'il est un nom au-dessus de tout nom : c'est celui du Sauveur béni qui nous a rachetés par son sang. Mais cette indécision voulue du peintre n'indique-t-elle pas d'une façon sublime les deux grands amours inséparables qui doivent remplir notre cœur, et tirer de notre poitrine ces deux cris du célèbre repenti : *Jesus, Maria !* Jésus, Marie !

III

Enfin, ce pèlerinage à Combreux est *l'ardente prière de tout un peuple.*

Avez-vous vu la prière à Lourdes ? Ah ! m. f., vous qui ne connaissez pas Lourdes, imaginez-vous une supplication dans laquelle la vraie foi reprend ses droits ; une prière où l'enthousiasme, le repentir, la confiance, l'humilité, la résignation, l'oubli du monde, le mépris de la terre se fondent surnaturellement ; une prière, enfin, qui soulève l'homme au-dessus de sa propre vie et le transporte pour un instant jusqu'à l'entrée du Paradis. Telle est la prière à Lourdes ! Elle pénètre jusqu'aux fibres les plus intimes de l'âme ; on ne résiste pas à sa puissance, et plus d'un touriste venu là en simple curieux, quelquefois en ennemi, s'est déclaré vaincu sous l'action de cette prière ardente. Et de fait, qui pourrait regarder ces dix mille, ces vingt mille, ces trente mille pèlerins, qui prient les bras en croix, qui baisent la terre, qui se frappent la poitrine, qui supplient Dieu de leur pardonner leurs fautes avec des yeux mouillés de larmes, et qui toujours recommencent sans nul souci du qu'en dira-t-on, sans nul retour de personnalité ; qui pourrait les regarder et ne pas être profondément remué ?

Certes, il y a, dans l'intérieur des monastères, des âmes passionnées pour Dieu, qui savent, elles aussi, prier ; ne sont-elles pas comme le paratonnerre qui détourne de nos têtes les foudres du ciel ? Cependant, je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un endroit où la prière revête la même intensité qu'à Lourdes ! On sent que quelque chose de surnaturel anime cette vallée du Gave ; que le ciel s'y est manifesté à la terre dans un sentiment d'amour et de miséricorde ; que Marie remplit de sa douce majesté ce pays privilégié ; et c'est cette pensée qui donne à la prière son indicible ardeur et son incomparable élan.

O pèlerins de Notre-Dame de Lourdes de Combreux, demandons à Marie de porter notre âme un instant sur ces hauteurs de la prière telle qu'on la fait à Lourdes ! Avec pleine confiance dans la puissance de son intercession, adressons-lui, au nom de tous et pour tous, nos plus ardentes supplications.

O Marie, bénissez nos familles ! Donnez aux pères l'autorité mêlée de tendresse, aux mères le dévouement sans faiblesse, aux enfants l'obéissance avec le respect, à tous foi, probité, honneur.

O Marie, bénissez ensuite la grande famille diocésaine ! Continuez à notre Evêque vénéré lumière et force ; répandez dans les âmes de tous nos prêtres le zèle qui provoque l'action, la prudence qui la dirige, la ténacité qui l'achève, l'obéissance qui la sanctifie, par-dessus tout la charité qui la féconde.

Bénissez aussi, ô Marie, la famille universelle, l'Eglise catholique ! Conservez à son Chef, notre gloire et notre orgueil, cette fermeté d'esprit, cette magnanimité de caractère qui en font l'admiration de l'univers entier, et qui le placent au-dessus des peuples comme l'arbitre de leurs querelles, toujours comme l'ouvrier le plus puissant et le mieux inspiré de la paix.

Bénissez, enfin, cette autre grande famille qui ne nous est pas moins chère, la famille française ! Faites que tous ses enfants, oubliant leurs querelles et

foulant aux pieds leurs malentendus, s'unissent par les liens de la fraternité chrétienne, seule garantie de la vraie liberté et d'une sage égalité.

Voilà ce que doit être ce pèlerinage à Combreux : l'ardente prière de tout un peuple.

* *

Xavier Marmier disait un jour à Renan : « Vous vous rappelez la légende du roi d'Ys, enseveli avec son royaume dans les profondeurs de l'Océan. En se penchant sur les flots par un temps calme, on croit apercevoir encore les flèches des églises, l'oreille attentive écoute le bruit des cloches... Je pense, ajoutait le charmant et respectable écrivain, qu'en vous penchant sur votre cœur, vous devez entendre quelquefois encore sonner les cloches de vos croyances. » Et Renan répondit : « C'est vrai. »

S'il y avait ici quelqu'une de ces âmes bonnes au fond, mais engourdies par l'indifférence, je lui dirais : « Chrétien, mon frère, qui avez laissé s'endormir la foi de votre enfance et de votre jeunesse au milieu des labeurs, des préoccupations, des affaires de la vie, est-ce que le spectacle dont vous êtes témoin ne réveille pas en vous les leçons de votre mère et du prêtre de Jésus-Christ ? Penchez-vous sur votre cœur et vous entendrez sonner les cloches de vos croyances qui vous rediront : « Il n'y a rien de solide ici-bas que les idées religieuses, ne les abandonnez jamais, et si vous en êtes sorti, rentrez-y. »

Pour vous, chrétiens convaincus et fidèles, vous repartirez meilleurs de ce pèlerinage, avec une foi plus vive, une espérance plus ferme, une charité plus ardente, plus active surtout ; plus résolus que jamais à rester fidèles au devoir, à la vertu, à Dieu ! Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXXV

LE LIVRE DE LA SAGESSE

La série des ouvrages didactiques de l'Ancien Testament se complète par deux livres : la Sagesse et l'Ecclésiastique, qui l'un et l'autre continuent avec bonheur l'enseignement de morale religieuse donné dans les ouvrages précédents. La doctrine qu'ils contiennent est analogue à celle des Proverbes ou de l'Ecclésiaste, car la Vérité est une et ne saurait se contredire ; mais elle est exposée d'une manière quelque peu différente et avec des développements nouveaux.

I

Le livre de la Sagesse, dont nous avons à nous entretenir aujourd'hui, et celui de l'Ecclésiastique, qui vient ensuite, portent quelquefois le nom de *pseudo-salomoniens*. Il importe avant tout de bien fixer le sens de cette épithète, qui risque de prêter à confusion.

En général, le qualificatif *pseudo*, placé devant un nom d'écrivain, indique que l'ouvrage dont on parle a été attribué faussement à l'auteur dont il porte le nom, alors qu'il est en réalité d'une autre main. Cette confusion, qui dépouille l'auteur véritable au profit d'un homme qui n'a pris nulle part à la composition de l'ouvrage, peut résulter soit d'une erreur involontaire, soit d'une répréhensible supercherie ; dans les deux cas son résultat est le même. Lorsque, tôt ou tard, la critique s'aperçoit de la duperie, elle revendique bien la paternité du livre pour celui qui l'a composé ; mais il reste souvent, dans l'esprit simpliste des foules, une présomption défavorable envers le volume lui-même : le fait qu'on s'est trompé ou qu'on a voulu tromper le public en mettant l'œuvre sous le patronage de quelqu'un qui n'y était pour rien, n'est en aucune façon une garantie ni pour l'intégrité ni pour l'authenticité du texte, pas plus qu'une recommandation pour la doctrine qui y est exposée.

Mais, dans le cas qui nous occupe actuellement, toute suspicion serait injuste. Il faut, en effet, prendre ici l'expression *pseudo* dans un sens tout à fait spécial. Quand les Pères de l'Eglise et, à leur suite, la multitude des interprètes de l'Ecriture Sainte ont parlé des deux livres *pseudo-salomoniens*, ils savaient parfaitement, en effet, que ces traités n'avaient pas été écrits par Salomon lui-même. Ils n'avaient pas non plus la moindre intention d'accréditer cette légende. Trop de caractéristiques des deux livres dénotent des différences d'auteur et d'époque, pour que nul homme avisé puisse s'y méprendre, et d'ailleurs un tel subterfuge serait indigne du caractère de personnages unanimement vénérés pour leur science et leur sainteté.

Ceux qui se sont servis du terme que nous analysons l'ont seulement employé pour marquer une analogie. Ils avaient été frappés, comme tout le monde doit l'être après une étude attentive, par les similitudes de méthodes et de pensées qui rapprochent beaucoup la Sagesse et l'Ecclésiastique de l'Ecclésiaste et des Proverbes. C'est simplement cette ressemblance qu'ils ont tenu à souligner. Le mot *pseudo-salomoniens* signifie donc ici : des livres dans le même genre que ceux qui avaient été composés par Salomon, ou, comme nous dirions plus volontiers aujourd'hui, des volumes « à la manière de Salomon ». Cette explication est fort simple, mais elle devait être donnée par respect pour la vérité.

Sa correspondance avec la réalité intrinsèque des choses se démontre par l'examen même des livres, qui, l'un et l'autre, tendent à nous inculquer l'esprit d'obéissance aux lois divines, comme les ouvrages précédents de la même collection.

En ce qui concerne plus particulièrement la Sagesse, son but est de nous conduire à la connaissance de la volonté divine. Mais non pas dans une intention purement spéculative et scientifique. Tout au contraire, l'écrivain inspiré glisse assez rapidement sur des principes qu'il suppose déjà connus de ses lecteurs, afin d'insister sur les réalisations pratiques qui découlent de ces règles, et qui doivent transformer notre vie en l'orientant vers l'accomplissement des devoirs que le ciel est en droit d'exiger de nous.

II

Nous pouvons, comme on le fait d'ailleurs généralement, diviser le livre de la Sagesse en deux parties qui se distinguent nettement.

Les premiers chapitres ont une allure professorale ou didactique dans le sens le plus strict du mot. Ils sont consacrés à étudier la Sagesse (c'est-à-dire l'application à tout ce qui est surnaturel) d'abord dans son essence proprement dite, puis dans les merveilleux effets qu'elle produit sur les âmes.

Il est curieux de remarquer que l'auteur ne s'adresse pas directement au commun des mortels. Son instruction vise principalement les rois, comme il ap-

pert des premiers mots de son œuvre : « Aimez la justice, vous qui jugez la terre. » Faut-il conclure que la sagesse est réservée à une aristocratie? Point du tout. Mais, d'abord, l'étude des sciences divines est encore plus nécessaire pour les grands que pour le vulgaire, car les erreurs ou les fautes des chefs entraînent des conséquences plus désastreuses pour tout le peuple, non seulement au point de vue des affaires temporelles, mais aussi à celui de la pratique religieuse. Et de plus, l'écrivain inspiré a voulu frapper davantage l'imagination de son public en lui donnant l'impression qu'il lui communiquait des instructions destinées aux puissants de ce monde. Ainsi attirée, l'attention sera plus intense et procurera des fruits plus abondants de salut.

Les préceptes formulés sont d'ailleurs accessibles à tous les hommes, quelle que soit leur condition sociale. Il faut, avant tout, dit l'ouvrage saint, se mettre dans les dispositions d'esprit nécessaires pour profiter des enseignements qui vont être donnés : quoi de plus juste ? Puis le texte insiste sur la nécessité d'éviter non seulement les actes pervers, mais même toutes les paroles et toutes les pensées qui ne sont pas conformes à la loi du Seigneur. Il souligne la folie des pécheurs qui, pour se mettre à l'aise avec leur conscience, commencent par nier l'immortalité de l'âme, ce qui revient à dissiper la crainte des châtiments de l'autre vie. Une fois que ces malheureux ont réussi à se persuader qu'aucune sanction ne les atteindra plus tard, ils se livrent à toutes leurs inclinations perverses et ne se privent point d'opprimer les âmes justes. Mais il n'est pas besoin de dire que leur conduite est désastreuse, car le fait d'avoir méconnu les droits de la justice qui se manifeste dans l'au-delà, ne supprime pas cet autre fait que la même justice subsistera en dépit de ceux qui voudraient la détruire.

Ce problème de l'équité surnaturelle devient alors le thème du livre. Sans doute, à première vue, bien des coupables semblent jouir sur terre de la prospérité et du bonheur, tandis que les cœurs fidèles sont parfois accablés sous les épreuves. On serait donc tenté de croire que le bonheur est réservé aux premiers, tandis que les autres portent la peine de leur candide loyauté. Quelle erreur ! Les revanches de l'Eternel tardent parfois à se manifester, mais elles n'en sont pas moins inéluctables. Si l'on veut apprécier exactement l'ordre qui régit tout dans l'univers pensant et libre, il importe de se placer, par avance, au moment décisif de la mort. Même lorsqu'il est prématuré, le trépas des justes est toujours radieux, et cela se comprend sans peine puisqu'il est le prélude de la récompense. Par contre, celui des criminels représente un désastre affreux pour l'agonisant, puisqu'il marque l'effondrement de toutes ses espérances passagères et le livre, bourrelé de remords, à un implacable tribunal. Un jour luira où les justes se lèveront « avec une grande assurance » contre ceux qui auront causé leurs angoisses, et ces oppresseurs, écrasés à leur tour par le souvenir terrible de leurs exactions, maudiront les chimères d'orgueil qui les auront guidés vers les abîmes.

Tel est le destin réservé à tous les hommes. Mais ceux dont la responsabilité est plus lourde ont besoin d'être particulièrement avertis. Aussi le rude et véridique docteur de la Vérité infrangible leur adresse-t-il à nouveau une admonition spéciale. Il adjure les rois de l'écouter, de tenir compte de ses avertissements, et il résume les principales règles qu'ils ont à observer s'ils veulent se mettre à l'abri des dangers que l'on court en s'abandonnant à une existence sans frein.

III

Dans toute sa seconde partie, le livre de la Sagesse se réclame de l'autorité de Salomon, qu'il met en scène et fait parler directement. C'est un artifice, sans nul doute, mais un artifice qui ne cherche à tromper personne et tend, au contraire, à produire d'heureux résultats. Par un procédé littéraire bien connu, l'écrivain revêt en quelque sorte la personnalité du prince qui avait acquis la réputation d'un incomparable philosophe, et ce lui est un moyen de mieux recommander sa doctrine.

Il nous représente donc le roi Salomon, qui décrit d'abord son enfance, semblable à celle de tous les humains, mais qui veut surtout nous apprendre comment il est arrivé lui-même à acquérir la divine Sagesse. Cette science n'est pas un don humain, car elle nous dépasse infiniment ; aussi le monarque n'a pu l'obtenir qu'en la sollicitant du Très-Haut. Nous trouvons ici une amplification magnifique de la prière, humble et majestueuse à la fois, que le souverain avait jadis adressée à Jehovah dans ce but, lorsqu'il était à Gabaon, prière qui fut complètement exaucée.

Ce premier exemple particulier est suivi d'autres plus généraux. L'auteur ne cherche plus à démontrer sa thèse par des raisonnements abstraits ; il l'appuie par des faits qui ont le double mérite d'être connus de tous, et de se rattacher à l'histoire surnaturelle du peuple élu. Nous voyons, dans ces versets, que si les patriarches ont joui d'une existence heureuse et vénérable jusqu'à leur dernier soupir, c'est parce qu'ils se sont appliqués à connaître les desseins de l'Eternel et à marcher dans les voies qui leur avaient été tracées. Le destin si différent d'Israël et des Egyptiens qui le persécutaient, s'explique par des motifs analogues : parce que les Juifs étaient dociles à leur Seigneur, ils furent libérés par lui de l'atroce esclavage. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les prodiges multiples dont ils furent favorisés pendant les quarante années de leur pérégrination dans le désert. Au contraire, l'Egypte coupable et les tribus hostiles de Chanaan ont été frappées par la colère de Dieu, parce qu'elles n'ont pas été assez sages pour renoncer à leur idolâtrie.

L'ouvrage traite longuement de cette question des idoles. Nous serions presque tentés de croire que ce passage dépasse les bornes d'une digression normale ; mais il faut nous souvenir que la tendance au culte des faux dieux était presque indéracinable chez les Hébreux, en dépit des châtiments divins qu'elle leur attirait souvent. L'auteur a donc bien raison d'insister sur ce point, dont l'importance était capitale pour ses compatriotes. Pour les détourner de nouveaux crimes et leur éviter de nouveaux désastres, il établit l'origine perverse de l'idolâtrie, définit le vice profond de sa nature, fait éclater au grand jour la sottise qu'elle suppose, et rappelle les sanctions auxquelles elle expose. Il rattache du reste fort adroitement cette leçon spéciale à son sujet général, en établissant que l'idolâtrie est la pire ennemie de la Sagesse sainte.

* *

Ces allégations tirées de l'histoire portent en elles-mêmes leur conclusion. Mais l'écrivain inspiré ne se fie pas à ses lecteurs pour la dégager explicitement. Il préfère la tirer lui-même, et dans ce but il

établit un parallèle entre les fruits de la sagesse et ceux de la folie. Il est de toute évidence que les premiers sont infiniment préférables. Développant à nouveau une idée déjà indiquée, le livre prouve cette assertion par un récit historique. Il compare une fois de plus le peuple hébreu à la nation égyptienne, mais, cette fois, avec un certain luxe de détails. Si les Juifs ont été bénis par Dieu, ils le doivent à leur foi ; si les Egyptiens, au contraire, ont subi une longue suite de malheurs, c'est parce qu'ils ne comprenaient rien au sens véritable de la vie, qui est dominée par les réalités de l'Au-delà.

Il ne nous reste qu'à ajouter que cet enseignement n'est pas moins valable pour les divers pays du monde et pour les siècles modernes, qu'il ne l'était pour les croyants de l'époque où il fut consigné par écrit.

XXXVI

L'ECCLÉSIASTIQUE

Le titre même de ce livre indique le souci que l'on a eu de le couvrir de l'autorité du grand sage Salomon. Le mot *Ecclésiastique* rappelle évidemment l'*Ecclésiaste*. Mais le rapprochement n'est peut-être pas des plus heureux, car l'ouvrage que nous allons examiner s'apparenterait plutôt aux *Proverbes* qu'à tout autre écrit du fils de David. De plus, comme nous allons le voir, ce titre n'a pas une valeur absolue.

I

Les anciens, en effet, ne connaissaient l'ouvrage dont nous parlons que sous une désignation différente. Les manuscrits grecs l'appelaient : « Sagesse de Jésus, fils de Sirach », ou, par abréviation : « Sagesse de Sirach ». Les textes syriaques portaient une suscription analogue : « Sagesse du fils de Sira ». Plus récemment, les Pères de l'Eglise grecque se plaisaient à le nommer « la Sagesse qui enseigne toute vertu », et nous savons par S. Jérôme que les Juifs l'intitulaient plus simplement « Paraboles ».

Ce sont les écrivains de l'antique Eglise latine, à partir de S. Cyprien et de Rufin, qui ont répandu le titre dont nous usons communément aujourd'hui. Outre qu'ils reliaient ainsi ce livre à ceux qui avaient été composés antérieurement pour l'éducation religieuse des foules, ils soulignaient que ce texte est l'un des plus pratiques pour les lectures publiques dans les églises ou les réunions de fidèles. Pensée très juste d'ailleurs, car l'ouvrage contient un excellent ensemble de doctrines bien propres à instruire et édifier. Il a en outre l'avantage de ne pas dépasser le niveau intellectuel de la masse, de sorte qu'il est à la portée de tous. Aussi ne devons-nous pas être surpris que beaucoup de commentateurs aient vivement conseillé sa lecture habituelle. Cornelius a Lapide, notamment, disait : « Que tous les chrétiens désireux de vertu et de perfection prennent avidement ce livre ; qu'ils le lisent et le relisent. » Au XVIII^e siècle, le docte Martini, archevêque de Florence, faisait écho à ce vœu, que chacun devrait, dans son propre intérêt spirituel, s'appliquer à réaliser.

L'*Ecclésiastique* porte dans son texte même la signature de son auteur : Jésus (ou Josué), fils de Sirach. C'était un hébreu, originaire de Jérusalem, qui jeune encore s'était spécialement senti porté vers l'étude des questions philosophiques. Pour acquérir cette sagesse céleste vers laquelle tendaient ses désirs, il entreprit de longs voyages : ce qui était en effet un des meilleurs moyens de s'instruire à une époque où les bibliothèques étaient aussi rares que peu fournies, et où les relations de peuple à peuple étaient assez difficiles. Pour confronter les mœurs et les doctrines des différentes races, il était excellent d'aller sur place se rendre compte des choses. Mais ces pérégrinations elles-mêmes présentaient des inconvénients, à cause de l'insécurité des routes et de l'hostilité farouche que chaque nation manifestait à l'égard des étrangers, en qui elle était toujours portée à voir des ennemis ou tout au moins des espions. Jésus courut donc de graves périls, dont il fut préservé par la Providence ; mais, en échange, il recueillit un grand nombre de notions précieuses. Il joignit les idées ainsi accumulées à celles que lui avait fournies la méditation assidue des Ecritures, et décida de rédiger un recueil pour l'avancement surnaturel des âmes. Certains passages de son œuvre ont fait supposer qu'il était peut-être prêtre ou médecin, à cause des connaissances techniques qu'ils révèlent ; mais nous n'avons aucune certitude sur ce point, d'ailleurs très secondaire.

Son ouvrage date du II^e siècle avant notre ère. L'opinion la plus répandue, et la mieux justifiable, est qu'il aurait été composé vers l'an 190 et traduit de l'hébreu en grec vers l'an 130. Cette traduction, d'une importance sans égale, fut l'œuvre du petit-fils de l'auteur, qui résidait en Egypte et qui a placé en tête du volume un prologue ou préface où il fournit sur lui-même et sur son aïeul d'intéressants renseignements biographiques, tout en demandant la bienveillance des lecteurs et en exhortant ces derniers à régler leur vie selon la loi du Seigneur.

II

Le livre proprement dit s'ouvre par une affirmation dominante : « Toute sagesse vient de Dieu. » Il n'est pas conçu d'après un plan littéraire très rigoureux. On pourrait même dire qu'il forme plutôt une collection de maximes et de théories qu'un ouvrage strictement « unique » au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Toutefois, malgré le désordre apparent du style, on peut le scinder en deux parties, de longueur fort inégale, qui l'une et l'autre se rapportent au même but.

Après avoir posé en principe que la Sagesse est éternelle comme le Seigneur lui-même, l'auteur analyse d'abord les relations de cette céleste science avec la crainte de Dieu, qui en est à la fois le principe et le couronnement. Puis il consacre une quarantaine de chapitres à développer un grand nombre de conseils moraux. Il prêche la confiance envers le Dieu bon et clément, les devoirs des enfants à l'égard de leurs pères, la douceur, l'humilité, la charité pour les malheureux, tout en nous mettant en garde contre une fausse confiance et contre l'hypocrisie. Suivent diverses règles pour la vie privée ou sociale : devoirs d'amitié, charges de famille, obligations envers le Très-Haut et ses prêtres, miséricorde pour les malheureux, prudence à observer dans les rapports avec le monde, et spécialement avec les femmes. La sagesse est plus nécessaire encore aux princes qu'au commun des mortels : elle apprend à se garder de l'orgueil, de l'injustice, de l'avarice, et développe dans les âmes une sereine et humble douceur. Elle nous démontre que tout ce que nous avons ici-bas, nous le tenons du Maître suprême dont tout dépend.

Nous pouvons, à notre tour, répandre des bienfaits, mais il faut le faire avec discernement.

Quelques-uns des périls de la vie sont alors signalés : il faut nous méfier de nos ennemis et craindre les dangers d'une intimité trop étroite avec les gens orgueilleux comme avec les maîtres du jour. Il nous faut savoir bien user de nos richesses et ne nous réjouir du grand nombre de nos fils que s'ils sont justes, car le Seigneur les punirait sévèrement s'ils s'adonnaient au péché.

Le péché, du reste, qui n'est pas l'œuvre de Dieu mais uniquement celle des hommes, fait peser sur nous les pires menaces, et voilà pourquoi la volonté de Dieu s'identifie avec la sagesse, puisque l'une et l'autre, quoique pour des raisons différentes, nous maintiennent dans le chemin du devoir. Evitons en particulier les fautes de paroles et celles qui terniraient notre pureté. Le coupable d'ailleurs aboutira à l'enfer, tandis que le juste sera glorifié.

Une autre série de maximes traite des périls du commerce et des rapports à établir entre les hommes. Puis l'Ecclésiastique nous recommande de fuir la vengeance, la colère, les querelles et d'exercer avec prudence la miséricorde qui plaît au Très-Haut. Ses préoccupations s'étendent jusqu'à l'éducation des enfants, aux soins que nous devons prendre de notre corps et à l'avantage d'éloigner les soucis de notre âme. Après avoir flétri l'amour désordonné de la fortune, l'auteur fixe quelques préceptes à observer soit pendant les repas, soit dans le cours ordinaire de la vie. Il s'élève contre la superstition orientale qui attribuait à tous les songes une valeur prophétique ; puis fait appel à sa propre expérience pour témoigner que l'homme fidèle à Dieu n'a absolument rien à redouter. Mais faut-il encore que notre piété soit sincère et que le culte que nous rendons au Tout-Puissant soit conforme à ce que lui-même désire. L'écrivain saisit cette occasion d'adresser au ciel une prière touchante en faveur d'Israël humilié et opprimé.

Il revient ensuite à ses sages discours doctrinaux, en recommandant le discernement, si nécessaire pour les décisions graves ; puis il parle à nouveau de la santé et de la maladie, ce qui l'amène à signaler les honneurs que l'on doit rendre aux morts.

Quelques vérités d'ordre plus général servent de conclusion à cet ensemble de conseils. On peut les résumer ainsi : la sagesse est plus estimable que tous les arts ; — Dieu doit être loué dans toutes ses œuvres, qui servent soit à la récompense du juste, soit au châtiment du criminel ; — enfin, malgré les misères qu'on y rencontre, la vie de l'homme sur la terre est loin d'être foncièrement malheureuse.

III

Beaucoup plus brève que la précédente, la seconde partie de l'Ecclésiastique présente aussi un caractère très différent.

Quittant, sans transition, le ton doctoral, le fils de Sirach entonne soudain un sublime cantique à la louange du Créateur. Il évoque toutes les splendeurs de la nature, la gloire du soleil et l'éclat du firmament, pour magnifier la puissance de l'Auteur de toutes ces merveilles. Les étoiles et la lune, l'arc-en-ciel et les éclairs, la neige et le givre, les agitations de la mer et les bêtes monstrueuses, tout lui sert de thème pour exalter le Seigneur terrible et souverain dont le pouvoir est sans limites. Mais il ne perd pas de vue le sujet de son livre, car son ode étincelante s'achève par ce dernier éloge : « Le Seigneur a fait toutes choses et il a donné la sagesse à ceux qui vivent pieusement. »

Un autre hymne succède à celui-là. Il est consacré aux grands hommes de la nation privilégiée : « Louons ces hommes illustres, nos pères, dont nous sommes la race. » Mais il est à remarquer que le poète ne cherche pas à faire directement l'éloge de ces héros sacrés : ce qu'il célèbre, c'est l'action de Dieu se manifestant par leur intermédiaire. Nous demeurons donc, en dépit de la forme, dans le cadre du livre, dont le but est de mieux faire connaître le Très-Haut et d'apprendre à mieux le servir.

Le poète rappelle d'abord, d'une manière générale, l'ensemble de ceux qui se sont illustrés dans le service du Seigneur : il y a des rois et des prophètes, des hommes d'Etat et des savants, des aèdes et des musiciens. Il passe ensuite en revue quelques noms plus célèbres : Enoch, transféré dans le paradis ; Noé, trouvé juste au temps de la colère ; Abraham, père d'une multitude de nations ; Isaac, dont le fils Jacob a vu se confirmer en lui l'alliance avec Jehovah. Voici maintenant Moïse, dont la mémoire est en bénédiction, qui a entendu la voix de Dieu et a reçu les Tables de la Loi ; voici Aaron, revêtu de l'éphod et des ornements sacrés ; et Phinées, fils d'Eléazar, qui pratiqua la crainte du Seigneur. Puis c'est le roi David, qui, sans souci de l'ordre chronologique, est cité avant Josué et Caleb ; Samuel, qui a jugé la Nation selon la loi ; et le prophète Nathan. L'auteur revient alors à David pour un panégyrique plus étendu, et rend justice à Salomon, sans toutefois dissimuler ses fautes. Le prophète Elie nous apparaît comme le redoutable instrument de la suprême Autorité. Surgissent ensuite Ezéchias et Isaïe, Jérémie et Josias, Zorobabel, Jésus fils de Josedec, et Néhémie. Un coup d'œil rétrospectif nous fait remonter au patriarche Joseph, à Seth, à Sem et à Adam. Le grand-prêtre Simon, fils d'Onias, a les honneurs d'un long paragraphe, à cause de ses vertus et de ses œuvres. Puis, par un saisissant contraste, après avoir célébré les bénédictions du Seigneur qui s'étaient révélées par l'entremise de ces hommes, l'auteur voue à l'anathème trois peuples, ennemis de Dieu et d'Israël, qu'il exècre plus particulièrement : les Samaritains, qui s'étaient adonnés au schisme ; les Philistins, ennemis héréditaires des Hébreux ; et les Sichimites, qu'une haine inexpiable séparait du peuple juif. C'est alors que Jésus, fils de Sirach, appose son nom dans l'ouvrage comme une signature.

* *

Le livre n'est pourtant point achevé. Il va se compléter par un appendice connu sous le nom de *Prière du fils de Sirach*. Comme l'indique le titre, il s'agit maintenant d'une oraison directement adressée à Dieu. L'auteur lui rend ses plus vives actions de grâces pour tous les bienfaits, temporels et spirituels, qu'il a reçus de lui avec abondance. Il rend gloire au Très-Haut qui lui a donné la sagesse, et proclame qu'il s'est appliqué à faire fructifier cette haute faveur céleste. Il engage vivement tous les humains à suivre son propre exemple, à se vouer à la recherche de la vérité, à ne rien négliger pour s'instruire des sciences saintes, et à se réjouir dans le Seigneur, car ils ne seront point confondus lorsqu'ils chanteront ses louanges. « Faites votre œuvre avant le temps,